

Samedi soir

Vingt-trois heures trente. J'éteins la télévision. C'est samedi soir, et j'ai envie de sortir. Pour être juste, j'ai surtout le désir puissant et impérieux de baiser. C'est le mot, baiser ! caresser, embrasser, lécher, étreindre, faire jouir, voir, entendre jouir, jouir moi-même, jouir dans le fracas éclatant des sens, jouir avec violence, jouir, jouir encore... Pour oublier le jour et la nuit, pour oublier l'heure, pour tout oublier, il faut que je baise !

Où trouver, comment faire ? La rue ? Pas en hiver. Le cinéma, le restaurant ? Trop tard. Une prostituée ? Trop rapide, ou trop cher pour ma bourse.

Je vais aller en boîte de nuit. J'apprécie modérément les boîtes de nuit, mais, en définitive, c'est ce qu'il y a de plus pratique. Pourtant, je ne drague pas, je ne danse pas non plus du reste : je m'installe au bar ou à une table, je prends un air vaguement mystérieux, ou tourmenté, et j'attends ; comme d'autre part, je suis plutôt « mignon » – pour emprunter un terme de fille –, cela fonctionne assez bien. Et puis, nous sommes au temps de l'égalité entre les sexes, il faut savoir laisser l'initiative à celui qu'on qualifie, à tort, de faible : il s'en tire fort bien.

J'enfile un blouson en cuir, et je sors. Il a plu, les trottoirs luisent sous les réverbères. Je pars à pied. Je ne suis pas pressé, et j'aime marcher dans la ville la nuit.

Sur mon chemin, je croise quelques noceurs éméchés, quelques sans-logis, ou clochards, une prostituée aussi, bien faite au demeurant, mais le visage fatigué, le regard usé, et qui me lance son « tu viens chéri ! » avec un accent qui, si j'étais parti dans l'idée de monter, m'en ferait à coup sûr retomber l'envie.

J'ai marché une bonne demi-heure, je suis devant la boîte de nuit. De nombreux jeunes sont massés à l'entrée. Je me joins à eux. L'attente est longue. Je grille une cigarette. Dans mon dos, deux garçons s'inquiètent de savoir s'ils vont « se faire une nana ». Devant moi, une grande et belle fille en *jean*, au cul provocant. Je cède à la provocation et profite de la situation pour me coller à elle. Au bout d'un moment, j'ai droit à un regard irrité. J'affiche un air innocent. Elle hausse les épaules en grognant :

« Petite queue ! »

Je me demande sur quoi elle s'appuie pour affirmer cela. Ça y est, je suis devant la porte. Elle s'ouvre sur un videur aussi large que haut. Je le connais, il me reconnaît, et quoique n'étant pas accompagné, il me laisse entrer, avec cette mine d'importance que réclament sa fonction et les circonstances, car c'est samedi soir, la jeunesse sacrifie au culte de la fête et il est un gardien du “temple”.

Je passe devant le vestiaire, sans m'arrêter – la dernière fois “on” a mis quinze minutes pour retrouver mon blouson –, je traverse un long couloir où traînent deux êtres mollement enlacés, et je pénètre dans la salle.

Il y a foule. La musique est assourdissante. Les lumières sont violentes. Deux lasers verts tissent en s'entrecroisant une éphémère toile électrique au-dessus des têtes.

Les tables étant toutes occupées, je me fraye un passage jusqu'au bar, où l'on se bouscule, où l'on fait des gestes, où l'on crie pour se faire remarquer d'un serveur. Non sans mal, je parviens à m'y faire une petite place. Un serveur m'aperçoit. Je commande une vodka. J'allume une cigarette, et je me tourne vers la salle.

Les filles rivalisent d'excentricité dans la tenue : le plus souvent, c'est court et serré, avec des couleurs vives. Sur la piste, c'est à celle ou à celui qui gesticule le mieux, ou le plus, comme on veut : tous sautent et tressautent, branlent du chef, jouent du bassin, des bras et des jambes avec une application et une conviction qui font plaisir à voir. Évidemment, pour apprécier, il faut être de ce temps, il faut être "moderne", car pour un ancien, cela tiendrait plus sûrement de la danse de Saint-Guy.

Dans le fond, une métisse s'agite sur une scène qui domine la piste. Elle est vêtue d'un short en *skaiï* noir et d'un tee-shirt blanc, sans manche et coupé au-dessus du nombril, l'un comme l'autre moulant ses formes parfaites. Visage hiératique, les yeux démesurément allongés par un fard de reine d'Égypte, elle ondule de la croupe et secoue son buste d'arrière en avant, comme si elle voulait lancer ses seins en forme d'obus sur les garçons qui, à ses pieds, lèvent sur ses rondeurs des yeux pleins de convoitise. C'est amusant. Un peu grotesque, mais amusant.

Sur ma gauche, deux types se bécotent et se pelotent gentiment. Je me tourne vers la droite, je sais être discret. Il fait très chaud, je retire mon blouson.